

SCÉNARIOS AVORTÉS

PAR LIONEL TRAN

—

UN SCÉNARIO / UNE STRUCTURE NARRATIVE

PAR JOUR - page 3

FRANCOISE un projet de bande dessinée
pour Thierry Van Hasselt - page 17

LES CHIENS projet de bande dessinée
pour Olivier Quéméré - page 19

UNE GRANDE PIECE différents essais proposés
au dessinateur Stéphane Perger - page 25

Script du film **VIANDE AMERE**

« les fims de boules qui foutent les boules » page 31

IDÉE D'INTRIGUE

en deux lignes - page 38

Vous trouverez ici de nombreux projets avortés...

Leur point commun est de tenter d'élaborer une trame narrative, question qui me taraude depuis la publication du Journal d'un loser.

-Une série d'idées d'histoires, notées une fois par jour, à la hâte dans le bus, le métro.

-Un projet d'album avec Thierry Van Hasselt, avec qui j'ai fait connaissance au Festival de Fillols au moment où il terminait son album Gloria Lopez. Le projet n'a jamais dépassé ces quelques pages.

-Une histoire courte rédigée suite à une proposition avinée d'Olivier Quéméré reçue par mail : « un homme, une femme, un bar », l'album devait se composer de trois ou quatre nouvelles écrites par des auteurs différents et toutes illustrées par Olivier. Je suis assez attaché à cette nouvelle, sorte de Fight club réaliste. J'avais réfléchi à la transformer en album.

-Jean Philippe Garçon m'avait mis en contact avec Stéphane Perger, afin que nous envisagions un album en commun. Connaissant peu son travail à l'époque, je lui ai proposé trois pistes très différentes les unes de autres afin de trouver un espace de travail commun.

-« Viande amère » n'a pas vraiment sa place dans cet ensemble : il s'agit du script d'un film de montage (à partir de bandes vidéo porno, entre autre), sur lequel j'ai commencé à travailler avec Franck Oddoz Mazet. On y trouve des thèmes qui réapparaissent dans la collection « No Présent » développée par Terrenoire.

L'ensemble de ces brouillon montre mon inclinaison pour les histoires sentimentales baignant dans le pathos et une version de la pornographie SM très crue, deux tendances de fond qui n'apparaissent pas directement dans mes scénarios de bande dessinée.

UN SCÉNARIO / UNE STRUCTURE NARRATIVE PAR JOUR

Un scénario, où plutôt une structure narrative par jour.

19 février 2003

« Un tient vaut mieux que deux tu l'auras. »

Un homme d'une 40aine d'année, dernier arrivé dans un immeuble occupé par des gens plutôt jeunes et bohèmes, emprunte régulièrement de petites affaires : du sel, des clous, une rallonge. A Chaque fois il se confond en excuses, sans expliquer clairement s'il s'agit d'un problème d'argent où d'urgence. Il est tellement gêné que cela en devient ennuyeux. Très sensible, l'homme perçoit les réticences croissantes des locataires à son égard. Pour y couper court, chaque fois qu'il a besoin de quelque chose, plutôt que de se répandre en excuses, il lance une invitation : un jour il leur revaudra ça, ils les invitera tous à venir manger chez lui. Surpris les locataires décident de le prendre à son jeu : ils organisent une série de repas, qui aura lieu à tour de rôle chez chacun des locataires de l'immeuble. L'homme est invité à se joindre à eux et, d'ailleurs, on commencera par lui.

20 février 2003

« On peut être cruel en pardonnant et miséricordieux en punissant. »

Une étudiante en psychologie est violée par deux de ses professeurs. Ils s'approprient le fruit de sa thèse à propos du harcèlement sexuel en milieu universitaire, qu'ils publient sous leurs deux noms. L'ouvrage devient un best seller. L'étudiante ne porte pas plainte. Un jour, elle se rend à une conférence de presse où ils présentent leur ouvrage. Faisant mine de ne pas les connaître, elle intervient, les couvrants d'éloges. Immédiatement après la conférence de presse, les deux hommes font annuler le repas au restaurant qu'ils devaient avoir avec les organisateurs. Ils se retrouvent dans une chambre d'hôtel et essaient de s'entendre sur l'attitude à adopter. L'un des deux propose de se dénoncer. L'autre refuse catégoriquement et propose d'ajouter le nom de la jeune femme sur la couverture de l'ouvrage. Le lendemain matin, ils apprennent par leur éditeur que la jeune femme a suivi et charmé tout le monde au restaurant, tout en portant l'œuvre des deux professeurs aux nues. Elle s'est proposé de devenir, à titre bénévole, attachée de presse sur l'ouvrage. Les deux hommes prennent peur. Un d'entre eux remonte dans sa chambre. L'autre le joint au téléphone et lui demande

de ne rien faire : il va contacter la jeune femme et régler le problème avec elle.

La jeune femme le contacte, et leur fixe un rendez-vous. Les deux hommes la retrouvent dans une librairie, où elle a organisé une dédicace, à leur insu. C'est un succès, après avoir feint de ne pas les connaître, la jeune femme s'éclipse. Un des deux professeurs se suicide dans les toilettes de la librairie.

21 Février 2003

« Le Festin nu »

Un jeune homme décide de ne plus se nourrir : afin de purifier son corps, il n'introduira plus rien d'étranger en lui : ni images, ni son ou aliments. Il se met rapidement à dépérir et à avoir des visions d'orgies. Une femme plus âgée lui porte assistance alors qu'il a un malaise. Elle le recueille chez elle et l'aide à reprendre goût à la vie. Cette femme a perdu son emploi, ainsi que la garde de son enfant. Elle est usée par la vie, et a honte de sa générosité. Le jeune homme se remet à vivre.

22 Février 2003

« Planète »

Dans un futur proche l'accroissement des maladies de peau pousse la majeure partie de la population terrestre à revêtir des armures empêchant tout contact avec le monde extérieur. Ces armures sont ornementées de manière à ressembler à des corps sublimés. Il est formellement interdit d'être en contact avec l'air. De vastes zones où sont parqués ceux qui n'ont pas les moyens de s'offrir une armure sont laissés à l'abandon et servent de terrain d'expérimentation aux scientifiques. Les armures fonctionnent grâce à un système d'air recyclé. L'air « véritable » est devenu une drogue, que certains prennent en s'injectant une dose dans le circuit de respiration. D'autres ôtent leur casque, un acte passible de la peine de mort. Une nouvelle religion a fait son apparition : « la NON EVEolution », qui décrète que l'homme est arrivé à son summum, ce qui l'a conduit à la limite de sa perte. Tout pas en avant précipiterait son effondrement. La NON EVE préconise un gel de l'évolution, et prie des êtres congelés dans des blocs de glace. Le contact entre le corps et le monde extérieur est interdit car l'homme ne doit plus agresser la planète mère tout en se mettant à l'abris des agressions que celles-ci ont développées en réaction à la destruction de l'environnement par l'espèce humaine.

Un docteur mène des recherches interdites, afin d'enrayer l'épidémie. Si elles aboutissaient, ses recherches conduiraient à une nouvelle ère, qui verrait la dissolution de la « NON EVE. » Un complot se met en place pour éliminer le docteur. Ce complot, qui dévoilera la part active de la NON EVE derrière les épidémies, verra la destruction de l'entourage du docteur et fera incidemment progresser ses recherches, qui découvrira que la solution à la maladie se trouve en nous. A la fin du premier tome, le docteur sera sur le point d'ôter son armure...

23 Février 2003

« A vouloir ne pas s'ennuyer, on se crée de grandes difficultés. »

Un jeune homme qui se refuse à prévoir ce qu'il fera l'instant d'après se retrouve à la tête d'une structure où le moindre faux pas peut être fatal : il voit ses convictions remises en question et se trouve obligé d'en éprouver la solidité. Sans s'en rendre compte il passe à l'âge adulte.

24 Février 2003

« Datalife »

« Nous enregistrons votre mémoire à votre place » est le slogan de Datalife, qui recueille quotidiennement les récits de vie de millions de personnes sur la planète. Ces récits constituent de gigantesques bases de données dans laquelle se trouve potentiellement toute l'expérience humaine. L'accès à ces données est en principe libre mais dans les faits extrêmement compliqué : des autorisations sont requises. Les Capitalisateurs s'approprient cette connaissance, dont ils proposent des « interprétations » erronées au grand public. Les Pragmatistes considèrent cette gigantesque base de donnée comme un obstacle à l'évolution et préconisent sa destruction. Dans la population, des pirates proposent des « extraits de mémoires », une drogue très prisée. « L'extrait de mémoire » donne l'accès à l'expérience d'autrui, sensation extrêmement forte et enrichissante. Malheureusement, ces expériences sont tronquées et frustrantes. Elles laissent le sujet sans repères. Les Pragmatistes se servent des dégâts causés par les « extraits de mémoire » pour appuyer leur croisade.

Une jeune trafiquante d'extraits de mémoire, revit par bribes l'expérience d'un homme ayant vécu avant Datalife. Elle recherche certains extraits de mémoire afin de reconstituer la séquence totale de la vie de cet homme. Les trafiquants et les toxicomanes d'Extraits de mémoire savent que certains extraits peuvent se rattacher à une même séquence : mais le nombre de séquences est tellement vaste qu'il est impossible de compiler une séquence complète. Dans l'expérience qu'elle cherche à reconstituer, la jeune femme découvre qu'il a toujours existé des liens entre les Capitalisateurs et les Pragmatistes, tous deux issus de Datalife. Les Pragmatistes prennent en chasse la jeune femme..

25 Février 2003

« Manga mania »

Une vieille dame qui garde parfois les enfants des voisins se prend de passion pour les Mangas qu'ils apportent chez elle. Cette passion lui redonne le goût d'apprendre, de découvrir. Retirant toutes ses économies, elle décide de faire un voyage au Japon. Arrivée seule là bas, sans repères, ne parlant pas la langue, elle se clochardise progressivement, vivant de plus en plus au jour le jour. Devenant pour les enfants la « vieille folle du quartier. »

26 Février 2003

« Les malicieux ont l'âme petite, mais la vue perçante. »

Deux garçons issus d'un milieu modeste et élevés de manière très stricte et austère, passent leur temps à voler les jouets que leurs parents ne leur offrent pas. Un jour ils volent un chien robot d'une valeur très élevée. Dénoncés par leurs parents ils sont mis dans un centre de redressement.

Le centre ferme suite au scandale provoqué par un viol. Le cadet est adopté par un juge. Rendu à ses parents l'aîné s'enfonce dans le mutisme. Suite à son licenciement, la mère des deux enfants se rend sur son lieu de travail, où elle s'immole. De manière apparemment irrationnelle, le père accuse son fils aîné, avant de sombrer dans l'apathie. L'enfant grandit, franchissant brillamment les échelons scolaires, avant de refuser, de manière incompréhensible, d'intégrer une grande école dont il a réussi le concours d'entrée. Il devient policier, au plus bas échelon. La progression régulière et lente de sa carrière est rythmée par des disparitions d'enfants, qui suscitent un émoi de plus en plus important dans le pays. L'homme conserve la garde de son père, devenu grabataire. La découverte d'un cadavre d'enfant, dont le visage est atrocement mutilé, coïncide avec un très violent mouvement de grève. Travaillant de manière subalterne sur l'enquête l'homme rencontre une journaliste désabusée, qui lui explique que la mise en avant des disparitions d'enfants masque la crise sociale. Une liaison s'ébauche entre eux. Le jeune frère de l'homme fait sa réapparition : il se présente aux élections, prétendant lutter contre le déclin des valeurs morales. L'homme reprend contact avec son frère : n'étant plus du même milieu, ils n'ont plus rien à se dire. Les seules nouvelles qu'il aura de son frère transiteront désormais par la journaliste. De nouveaux cadavres d'enfants sont découverts, toujours inidentifiables mais portant les traces de rapports sexuels fréquents et apparemment consentis. Vivant seul, le père passe son temps à répéter à son fils aîné comment étaient les choses de son temps. La découverte d'un charnier d'enfants dans une banlieue aisée embrasse le pays, pendant que des lois très dures sont votées dans l'indifférence générale. La rumeur d'un vaste trafic d'enfants destinés à satisfaire les appétits sexuels des puissants enfle. L'homme est amené à perquisitionner dans l'entourage de son frère. Ce qu'il découvre est plus horrible que ce que supposent les rumeurs : un dispositif destiné à rabaisser les classes les plus pauvres au rang d'animaux, dans lesquels on va puiser de quoi satisfaire ses appétits. Le frère de l'homme lui explique qu'on ne change pas la vie, qu'il faut s'adapter à elle. Surveillé, l'homme se rend à la télé, où au dernier moment, il renonce à faire une déclaration. Scène imaginaire : Nous voyons sa déclaration à la télé, les démentis qui s'en suivraient, après une courte période d'émoi, l'oubli dans lequel il tomberait. Il se retire avec la journaliste, qui devient sa femme. Le pays continue à s'enfoncer dans la répression. Les années passent. Nous le voyons élever ses enfants. A qui il inculque un sens critique.

27 février 2003

« Les fragmentaires »

Les habitants d'un pays n'arrivent plus à articuler leurs pensées que sous forme de fragments. Les habitations, le fonctionnement des institutions sont laissés à l'état d'ébauche. Un jour arrive un homme qui dans le passé fut un « articulateur. » Les « articulateurs » étaient des gens qui définissaient un cadre de vie où les différentes capacités s'articulaient entre elles pour former des unités de sens. Ces unités formaient à leur tour des artères d'échange. Une ville était constituée d'un ensemble d'artères qui communiquaient les unes avec les autres. Jusqu'au jour où

les différents clans fondés par les articulateurs entrèrent en conflit. Ce conflit ne laissa aucune structure derrière lui. Les « articulateurs » sont aujourd'hui considérés comme des manipulateurs. Beaucoup d'entre eux ont été tués ou chassés. Il est extrêmement rare d'en croiser dans les zones habités.

L'arrivée de cet articulateur ne passe donc pas inaperçue. L'articulateur se rend dans divers lieux de la ville, rapprochant des faits qui n'avaient aucun rapport en apparence. Ses recherches inquiètent la population : le bruit court qu'il serait en train d'essayer de recréer une unité de sens. Il est bientôt pris à parti, puis pris en chasse. Son enquête le conduit à fréquenter des gens qui n'ont aucun lien entre eux. L'articulateur est arrêté et condamné à être démembré en place publique. Le jour de son exécution, il dévoile l'objet de sa recherche : Le système qui était régulé par les articulateurs ne s'est pas effondré parce qu'il ne fonctionnait pas, il a été délibérément déstructuré par certains articulateurs qui avaient décidé de s'approprier le pouvoir. L'état général de fragmentation n'est pas le fruit du hasard, c'est un système fragmenté, mis en place à l'insu de la population. L'articulateur raconte ça au fur et à mesure qu'il est lui même mis en pièce. Son discours très charpenté a du mal à être entendu. Dans la ville, chacune des personnes qu'il a rencontrées fait le lien avec une chose qu'il leur a dit. L'articulateur meurt, mais le système dont il a posé les bases commence à s'assembler.

28 février 2003

« Qui part à l'heure n'arrive point. »

Un homme dont la vie est parfaitement ordonnée n'arrive pas à son travail un matin : sa chaise reste vide, ses collègues le remarquant à peine. Le lendemain sa chaise reste également vide, sans que personne n'appelle chez lui. L'homme, qui n'a pas disparu, observe tout cela. Le troisième jour la chaise reste également vide, dans l'indifférence générale, le quatrième, le cinquième de même, la semaine s'écoule... Personne ne téléphone chez l'homme, ni ne vient prendre de nouvelles. L'homme observe, réfléchit. A la fin du mois, il est licencié, sans que cela ne provoque de réactions. L'homme efface tous ses dossiers de son ordinateur personnel, qu'il range dans un carton d'emballage. L'homme détruit tous les documents de travail qu'il possédait chez lui. Il pose la dédite de son appartement, en loue un autre, plus vétuste. Une jeune femme qui a l'air très investie dans son travail est embauchée à la place de l'homme. L'homme, qui progressivement se met à revivre, la surveille discrètement. La jeune femme a une vie très régulée, essentiellement centrée sur le travail : elle ne sort avec ses collègues que dans la mesure où cela est indispensable à sa carrière. L'homme la voit refuser plusieurs fois des avances. Les fenêtres de la jeune femme restent allumées tard. La jeune femme va parfois prendre un verre seul, en se tenant soigneusement à l'écart des autres. L'homme se souvient de sa vie antérieure, passée à travailler et à vivre avec un écrasant sentiment de solitude. Il se rappelle les nuits passées à chercher désespérément à communiquer sur les forums internet. Il se souvient des virées solitaires dans les bars, qui se terminaient de manière pathétique avec une inconnue ivre. Il se souvient de toutes les fois où il s'est enfuit.

L'homme se renseigne sur l'état civil de la jeune femme. Il se rend dans sa

ville natale, une ville de taille moyenne au passé industriel, aujourd'hui vidée de ses habitants. L'homme marche sur les traces de la jeune femme, superposant ses souvenirs aux siens. Un jour il aborde ses parents, et les amène à parler d'elle. Ils lui avouent leur fierté et en même temps leurs inquiétudes : ils ont l'impression que leur fille les fuit, qu'elle fuit cette vie. Ils sont déchirés : ils l'ont toujours encouragé à réussir dans ses études, mais ils ne pensaient pas que cela mènerait à ça.

De retour, l'homme essaie à plusieurs reprises d'entrer en contact avec la jeune femme, mais il n'arrive pas à s'y résoudre. Il se met à la suivre de plus près, imaginant comment il réagirait s'il était aujourd'hui à sa place. La jeune femme est trop absorbée par son travail pour le remarquer. La jeune femme continue à sortir seule dans des bars. Parfois elle part accompagner et passe la nuit dans un hôtel. Elle rentre toujours seule, à l'aube. Un soir l'homme aborde la femme, qui se comporte avec lui de manière très séductrice et factice. L'homme commence à lui raconter sa vie : son enfance passée seul, à l'écart des autres, ses aspirations à devenir quelqu'un. Ses études, auxquelles il a tout sacrifié, son arrivé dans la boîte. La jeune femme l'écoute à moitié, en continuant à l'aguicher. Ils sortent du bar, l'homme continue à raconter son histoire : comment il se noyait dans le travail. Ils entrent dans un hôtel, la jeune femme loue une chambre. Alors qu'ils prennent les escaliers, à la suggestion de l'homme (« je n'aime pas les ascenseurs... »), L'homme lui dit : je dois t'avouer quelque chose. La jeune femme, glisse la main de l'homme entre ses jambes. Ils entrent dans la chambre d'hôtel. Ils font l'amour, l'homme est très délicat avec la jeune femme, qui est déchaînée.

La femme s'est endormie. L'homme, assis sur le lit, continue son histoire : un jour il a rencontré quelqu'un dans un bar, cette personne lui a demandé qui se soucierait de lui s'il disparaissait un jour. Cette pensée stupide n'a cessé de hanter l'homme jusqu'à ce qu'un jour il décide de ne plus venir au travail, pour voir ce qui allait se passer...

La jeune femme se réveille, seule, en retard. Elle a mal à la tête. Elle se débarbouille, et file directement au travail, sans se changer. Ses collègues ne remarquent pas la différence, mais elle se sent dans un état étrange. Elle passe la matinée sans travailler, à regarder les ouvriers du chantier d'en face.

L'homme la regarde depuis le pied de l'immeuble. Il s'en va.

1^{er} mars 2003

« Le village des femmes géantes. »

Un village de haute Ardèche en voie de désertion. La dernière vieille restée sur place prête une grange à un groupe de squatters. Face aux difficultés de la vie à la campagne le groupe explose. Seul trois filles restent. Elles s'organisent pour faire face aux besoins quotidiens. Leur présence suscite de l'indifférence. Les filles entreprennent de restaurer la grange. Elles essaient de vendre de l'artisanat sur les marchés. C'est un échec. Les travaux n'avancent pas. La population les regarde avec défiance. Elles sont sur le point d'abandonner. Elles se réunissent, réfléchissent. Les filles se rendent dans un bal : deux d'entre elles rentrent avec des hommes. La troisième passe la soirée à discuter avec des jeunes femmes de la région : le lendemain, un des deux hommes vient leur livrer des sacs de

ciment. Au cours des semaines suivantes plusieurs jeunes filles leur rendent visite, une d'entre elle s'installe dans la grange. Bientôt une nouvelle maison est investie. D'autres femmes arrivent des environs, parfois de la ville. D'autres maisons sont investies. Des hommes rentrent parfois le soir avec les femmes, mais ils n'habitent pas le village. On les voit faire des aller retour avec du matériel. Ils aident souvent le week end. Ils ne parlent jamais de ce qui se passe au « village des femmes. » Un jour une américaine arrive. C'est le coup de foudre avec celle qui dirige le village. Bientôt elles s'affichent en public. Le village est maintenant presque complètement occupé. Les femmes vendent les produits qu'elles fabriquent à la coopérative, qui les revend à des boutiques de produits biologiques. Les femmes de la région parlent peu du village. Les hommes semblent gênés. Un jour, un de ceux qui allait régulièrement au village, se suicide.

2 mars 2003

« Le chien »

Un jeune policier raconte à un de ses amis : ils ont été appelés dans un immeuble à cause d'une odeur pestilentielle. Ils ont cassé la porte et découvert le cadavre d'un homme nu, mort de faim. L'homme n'était pas attaché. L'appartement était dans un état indescriptible, le sol était couvert d'excréments et d'urine. Chose étrange : on a trouvé des sacs de nourriture pour chien, en grande quantité. Le policier est très choqué. Son ami lui demande : il était âgé ? « Non, à peine trente cinq ans. »

Le policier enquête auprès du voisinage : des personnes âgés, qui disent avoir entendu des cris, comme des aboiements. L'homme n'avait pas de chien pourtant. « Et puis c'était comme si ça grattait. Ou que ça courrait. » Ils ne savent pas ce que faisait l'homme. Ils le croisaient.

Le policier a du mal rencontrer la voisine du premier, qui travaille en intérim et est souvent en déplacement. Il finit par la voir. Dans son appartement, les affaires sont toujours dans des cartons. Un micro ordinateur trône dans un coin. Elle connaissait très peu l'homme. Une fois, il l'a aidé à paramétrer sa connexion internet. Elle était souvent absente, sinon peut-être qu'ils auraient fait connaissance.

Le policier fait la tournée des café : l'homme n'avait pas d'amis. Le policier se rend sur les lieux où travaillait l'homme avant son licenciement, un an auparavant : une start-up dont les locaux ont été vidés. Il a re-contacté plusieurs collègues de l'homme. Ils habitent tous loin. Le policier est frappé par la précarité de leurs conditions de vie. Ils ne connaissent pas vraiment l'homme. « On joue aux mêmes jeux, on se passionne pour les mêmes films, mais on ne parle jamais de nous en fait. » Une ex-employés raconte la dureté des conditions de travail « Ca avait l'air cool, comme ça, en surface, mais c'était que de la façade. On bossait comme des chiens, avec des horaires de tarés. (L'homme), lui il était pas dupe, mais il n'osait rien dire. Et ces cons qui n'arrêtaient pas de nous bassiner avec leur esprit de compétition : tous les trimestre, ils nous emmenait jouer au flash ball. L'horreur. » Le policier note.

Le policier raconte son enquête à son ami, qui spéculé. « Je sais pas, peut-être qu'il bossait au noir, pour un labo qui rachète des chiens pour ses expériences, peut-être que ça à mal tourné. » Le policier ne sait pas.

Le policier se rend régulièrement dans l'appartement de l'homme, pour

essayer de comprendre. Il n'avait pas pensé à faire examiner l'ordinateur de l'homme ! L'analyse du disque dur ne donne rien : l'ordinateur n'avait pas été utilisé depuis 10 mois. L'homme ne se connectait plus. Une chose étrange : immédiatement après son licenciement ; l'homme avait passé deux mois à jouer à un jeu de simulation où le joueur est censé gérer une métropole.

L'homme rappelle l'ex-collègue, qui lui dit que non, l'homme n'était pas joueur, c'est ce qui les avait rapprochés. Puis elle se souvient : le jeu leur avait été offert par la boîte, un mois avant qu'ils ferment... « Et il a joué à ça pendant deux mois ? Ça devrait vraiment ne pas aller. »

Le policier s'interroge à voix haute devant son ami : « qu'est ce qui s'est passé pour que ce type finisse comme ça ? Bon sang, on ne se laisse pas crever comme ça ! » Son ami : « il a du lui arriver quelque chose de grave, genre une rupture amoureuse... » La concierge de l'immeuble où habitait l'homme lui a dit qu'elle ne l'avait jamais vu avec personne. « Un type gentil. Parfois un peu en colère contre la société, il faut dire que ce n'était pas facile pour lui, toutes ses études et puis pas vraiment de travail. Mais gentil, pas du genre à aller faire une bêtise. »

Le policier a rendez vous dans un grand laboratoire médical, il se renseigne pour les chiens. Démenti formel : aujourd'hui ça ne se passe plus comme ça. Tout est sous traité avec des pays où les normes sont moins strictes. C'est aussi ignoble, mais légal.

Par acquis de conscience le policier se rend chez la vétérinaire du quartier. La vétérinaire, qui le prend au sérieux, lui dit que « non, il n'y a pas eut de disparitions de chiens, enfin pas plus que d'habitude. » Les gens viennent surtout parce qu'ils se sentent seul. Une fois j'ai même un jeune homme du quartier qui est venu me voir en me disant qu'il se sentait comme un chien et en me demandant s'il y avait quelque chose à faire. « A part aller voir un psychiatre, rien, je lui ait dit. »

Le policier se rend une dernière fois chez l'homme. Puis il appelle son ami. « Je peux te voir ? Je crois que j'ai compris. »

Le policier et son ami se baladent dans le quartier où ils ont passé leur enfance. La ballade reste silencieuse, jusqu'au moment où ils se séparent. Le policier dit : « Ce type s'est laissé crever comme un chien. »

3 mars 2003

« Le feuillage d'un arbre révèle l'étendu de ses racines. »

Un enfant réalise que son père lui ment, sur son emplois du temps, sur ses rendez-vous, qu'il lui a peut-être toujours menti. Il découvre un jour que son père, célibataire, travaille pour les services de renseignements nationaux. L'enfant se met à son tout à lui cacher son existence. Il se met à faire de nouvelles rencontres, dangereuses, à avoir des relations douteuses. L'enfant veut découvrir « ce qui se cache sous les façades trop propres. » Au début il s'agit d'un jeu, pour attirer l'attention de son père, mais le jeune homme, qui grandit, perd pied. Il se retrouve impliqué dans des histoires où se mêlent drogue, mœurs et violence physique. Le jeune homme se fait arrêter, au cours de circonstances tragiques. L'homme découvre que son fils est pris dans un faisceau de mensonges, de jeux et d'apparences. Il le fait relâcher et le corrige de manière extrêmement violente. L'homme lui dit que le seul moyen de canaliser ses penchants violents est de les

mettre sous la tutelle de l'état. En échange d'une table rase de son passé, il le présente à ses supérieurs.

4 mars 2003

« Cigogne en été, hivers sans pitié. »

Un couple d'intellectuels se livre quotidiennement une petite guerre ayant un but très précis, par exemple la jouissance du côté gauche du lit, ou la place au soleil à table, ou encore le coin du canapé le plus près du radiateur. Un jour, ils décrètent la paix. Des avions de combat passent devant leurs fenêtres. Ils allument la radio : leur pays vient d'entrer en guerre, pour des motifs obscurs. Le couple se regarde, s'interroge. La femme demande à l'homme : « va y, engueule moi. » L'homme lui répond : « mais je n'ai pas envie. » « Je demande de m'engueuler, pour voir. » L'homme engueule la femme. La radio annonce des pourparlers diplomatiques. L'homme met une claque à la femme. La tension retombe. La femme frappe l'homme. Des messages de paix sont diffusés à la télé. L'homme frappe très violemment la femme à la tête. Tout s'éteint. La femme est à terre, inanimée. Du sang blanc coule de ses lèvres. Une étincelle. Ses cheveux prennent feu. L'homme lui jette dessus une bassine d'eau. Court circuit général. Le visage de la femme a fondu : il s'agissait d'un robot. L'homme se précipite sur la porte, qui est fermée. Les fenêtres également sont fermées. Il en casse une, regarde à travers : ils habitent au 5^{ème} étage. L'homme jette un objet par la fenêtre, qui disparaît. L'homme hésite, puis passe à son tour par la fenêtre. Il atterrit sur un sol plastifié : autour de lui des cubes reproduisant des appartements, sous contrôle. Il n'y a pas de ville, juste des cubes avec des habitants vivant à l'intérieur. Les vies qu'ils mènent sont très similaires. L'homme s'approche, observe. Il passe une main par une des fenêtres. La personne qui habite le cube ne le voit pas. L'homme recherche. Il trouve : une jeune femme a l'air apeurée, recroquevillée dans un coin de son cube. Elle frappe la souris de son ordinateur, comme s'il s'agissait d'une bête maléfique. L'homme appelle. La fille l'entend. Elle lui répond. L'homme passe par la fenêtre. La fille lui explique ce qui se passe : on les a mis là, le gouvernement. Tout le monde est manipulé. Il faut sortir de là et tout détruire, libérer tout le monde. L'homme à mal à la tête. Il s'endort.

Lorsqu'il se réveille une jeune femme portant des piercings dort à côté de lui. Au mur une affiche « Don't be a prisoner : change the world. » Il allume un joint. A la radio on parle de guerre. Il s'en fout.

5 mars 2003

« Le prisonnier »

Une famille de cinq robots -chacun remplissant une tâche particulière- possède un animal domestique humain. Cet humain capricieux et récriminateur les distrait : les humains sont tellement peu fonctionnel que c'est un sujet d'étonnement et de débat permanent.

Un jour ils achètent une femelle.

6 mars 2003

« Lost Highway »

Dans un futur proche des autoroutes téléguidées sillonnent l'ensemble de

la planète. Les conducteurs des véhicules automatiques communiquent entre eux les données relative au développement et à la sécurité du circuit. L'activité de ces véhicules qui se déplacent d'un bout à l'autre de la planète est incessante. Anna est une jeune conductrice prometteuse, qui n'a pas sa pareille pour repérer les fuites ou les tentatives d'intrusion dans la système. Un jour elle découvre un véhicule accidenté, chose extrêmement rare. Elle recueille les dernières paroles de sa conductrice : « Notre stabilité construite sur un abîme...les fantômes... » Une unité d'intervention vient chercher le véhicule. De retour à la base on refuse de communiquer les informations concernant l'accident à Anna. Le lendemain, le décès de la conductrice, atteinte d'une maladie congénitale est annoncé. Anna retrouve Fred, son ancien compagnon, qui souffre de crises d'angoisses, congénitales, elles aussi, et lui demande d'enquêter. Progressivement Fred découvre que la conductrice était liée au responsable de la colonisation. Le réseau d'information diffuse en permanence des spots d'information où l'on voit se dérouler sur d'autres planètes des combats extrêmement meurtriers entre les colons et des indigènes. Les territoires étrangers sont la proie de guerres intestines permanentes entre indigènes. Les colons sont là pour établir la paix, si besoin est au moyen de la violence. Les colons ne reviennent jamais. Leur famille touche d'énormes indemnités.

Fred découvre que le frère de la conductrice s'est engagé pour les colonies. Il découvre aussi que la famille de la conductrice n'est mentionné nulle par sur les ordinateurs. Fred contacte Anna. La conversation est interrompue. Anna se rend chez Fred, il n'y a nulle trace de l'existence de Fred. Anna est convoquée : on lui annonce sa mutation dans la police coloniale. Départ immédiat. Partir pour les colonies est considéré comme un grand privilège : il s'agit de défendre la sécurité de la terre et d'aller apporter la paix sur les territoires étrangers. Anna embarque avec des centaines d'autres. L'équipage est plongé en hibernation. A leur réveil on leur fait subir un entraînement intensif et on les prépare à affronter l'ennemi. Atterrissage : le débarquement se fait sur une zone dévastée. L'ennemi vit dans des ruines. Etrangement cela ne ressemble pas aux images vues dans la propagande. Les combats, quotidiens, ne laissent pas le temps de penser : il s'agit de protéger une immense barrière métallique de la plus haute importance. Les indigènes mènent parfois des opérations suicide contre les bâtiments occupés par les soldats. Ces opérations s'intensifient. Au cours d'une mission de repréailles Anna croit apercevoir Fred parmi les indigènes. Elle demande une semaine de repos à ses supérieurs, prétextant souffrir d'hallucinations. Le repos a lieu dans un complexe dédié au plaisir, où les soldat couchent les uns avec les autres et se droguent de toutes les manières possible. Anna a du mal à se laisser aller. Elle fait la connaissance de Marie, qui appartient aux forces d'intervention politique.

De retour sur le front elle est affectée à une unité de surveillance de la barrière. Au cours d'une attaque suicide Anne est blessée. De nombreux indigènes sont tués. Parmi les cadavres, elle reconnaît le cadavre de Fred. Marie rend visite à Anna à l'hôpital militaire. Elle l'interroge sur sa vie, sur ses relations avec Fred, elle lui pose des questions très précises, d'ordre général : « dans telle situation, que ferait-elle ? Que penserait elle de... etc. ». Marie fait transférer Anna dans les bâtiments de

la police politique. Elle la torture tout en lui expliquant qu'elles ne se trouvent pas sur une planète étrangère mais à l'extérieur des autoroutes. Que les indigènes qu'ils combattent ne sont pas des étrangers, mais des humains de second rang. Que ces humains ont aidé à construire les autoroutes mais qu'ils ont préférés rester à l'extérieur, que régulièrement des opposants sont jetés à l'extérieur. « Nous pourrions les tuer mais nous leur laissons le choix. » Marie lui dit : « je sais que nous avons le mauvais rôle, nous ne faisons pas ça pour le plaisir, mais pour maintenir un équilibre. Ce qui nous inquiète depuis plusieurs mois c'est l'apparition d'un mouvement irrationnel, qui fait courir le bruit que les fantômes des gens qui ont construit les autoroutes se manifestent. Il s'agit bien entendu d'une manipulation. Ils veulent simplement révéler la vérité avec de faire basculer l'opinion publique de leur côté de prendre le pouvoir. S'ils faisaient ça il y aurait des milliers de morts. Nous ne pouvons pas les laisser agir. » Anna garde le silence. Marie lui dit : « tu en sais trop. Tu es avec nous ou avec eux ? »

Anna rejoint la police politique. Nous la suivrons par la suite au cours de ses missions de manipulation de l'opposition tandis que nous verrons l'évolution de sa relation de couple avec Marie.

7 mars 2003

« Un sac en plastique semi translucide vert. »

Une jeune fille vit seule. Une fois par semaine elle va faire ses courses au marché. Les commerçants lui lancent des « petite mademoiselle » et des « jeune fille. » Elle leur répond d'un hochement de tête. Parfois les samedi soir elle sort dans les cafés et se donne à un inconnu. Lorsqu'elle recroise un de ces inconnus, au marché, elle se contente de tourner la tête en souriant. Elle croise parfois un jeune homme qui lui sourit de manière énigmatique. Le jeune homme à l'attitude débonnaire porte un sac en plastique semi translucide vert avec une boîte d'œufs. La jeune fille devient obsédée par ce jeune homme et son sac vert. Elle se met à acheter des fruits ou des légumes uniquement parce qu'ils sont emballés dans des sacs verts. Elle se met également à acheter des œufs, toute sorte d'œufs. La jeune fille phantasme longuement sur ce que lui ferait le jeune homme avec ces deux accessoires : les œufs et le sac plastique vert. La jeune fille se lève de plus en plus tard, elle passe ses journées au lit, à se caresser. Elle mange des œufs. Les légumes achetés pourrissent dans le frigo. La jeune femme est invité à une fête, où elle se rend à contre cœur. Là bas elle croise le jeune homme qui est accompagné d'une fille, sa copine. La jeune fille passe la soirée dans un coin de la fête, les jambes croisées. Le jeune homme et son amie s'en vont. Elle décide de rentrer. En route, elle crois le couple. Le jeune homme lui rend son regard. La jeune femme entre dans un café, elle se donne à un inconnu et s'enfuit peu après. Elle rentre pleurer chez elle.

8 mars 2003

« Le saule pleureur. » Récit muet.

Un vieux pêcheur meure un jour au bord d'un étang. Sa vie défile : des journées, des semaines passées à la pêche, de l'aube au coucher du soleil, toujours les mêmes gestes : relancer la ligne, amorcer, regarder le bouchon, point infime à l'horizon. L'arrêt au café le soir : les paroles gentilles

de la serveuse, les blagues un peu lourdes des collègues, le travail le lendemain, à l'usine, travail de nuit, rentrer se coucher à la maison. D'autres souvenirs : le pêcheur est plus jeune, il vit avec une femme, des disputes fréquentes, la pêche, en rivière, de longues marches à travers champ, pour rejoindre le lit accidenté de la rivière. Une naissance : une petite fille, la fille grandit, elle l'accompagne à la pêche, elle applaudit lorsqu'il sort un poisson, la fille est plus grande encore, elle ne l'accompagne plus. L'homme pêche en étang, désormais, seul, assis sur une chaise pliable. L'homme sort un énorme poisson. Sa vie défile, vues entrecroisées de l'usine, des repas chez sa mère, de la lutte contre le poisson, l'homme fait l'amour avec la serveuse du café, l'homme boit un café, la lutte contre le poisson, l'homme en boîte de nuit, il ne danse pas, sa fille danse avec ses copains, l'homme ramène le poisson sur la rive, l'enterrement de sa mère, l'homme mesure le poisson, il le tient dans ses mains, il l'amène à hauteur de son visage, le regarde longuement dans les yeux, le poisson respire lentement. L'homme relâche le poisson, s'assied sur son siège, fixe l'horizon.

9 mars 2003

« Melbourne. »

Un jeune homme part un jour pour l'Australie, cherchant à établir une parenté entre les esquimaux et les aborigènes. Son voyage initiatique à travers ce paysage aux contrastes violents l'amènera à s'interroger ses propres racines d'enfant du début du XXIème siècle.

10 mars 2003

« Murène road »

Les milieux de la prostitution de l'île Saine Domingue : une très jeune prostituée, Paquita, pratique le SM très violent avec les clients blancs qui viennent du continent. Elle accepte tous les rôles, et chose rare, s'en prend assez violemment aux autres prostitués mineurs lors des parties à plusieurs. Pablo, un policier corrompu qui travaille parfois avec la police politique s'est entiché d'elle. Pablo aime l'entendre raconter les turpitudes des blancs, eux qui le fascinent tellement. Un jour Pablo piège un diplomate important : il le filme lors d'une séance particulièrement ignoble, où Paquita tue une enfant. L'homme panique, Pablo le prend en main et se met à exercer sur lui un chantage extrêmement vicieux, en se servant de Paquita comme appât : celle-ci fait croire au diplomate qu'elle va l'aider à éliminer Pablo, en fait il s'agit de recueillir les preuves qu'il est commanditaire du meurtre d'un policier. Tandis que les partouzes battent leur plein dans les salons du palais de la République, la crise économique frappe sévèrement la population : des attaques contre des supermarchés sont signalés. Pablo fait partie des forces de répression : ses activités se partagent entre le coup de poing contre les opposants, les pressions exercés sur le diplomate et ses sessions où il est le voyeur des séances particulières de Paquita. Le pays pour lequel travaille le diplomate cherche à reprendre pied sur l'île : le journaliste accueille des journalistes qui sont là pour mettre en avant les difficultés sociales du pays. Des émeutes éclatent dans plusieurs villages. Des massacres organisés par de mystérieux paramilitaires (les forces de police spéciale) ont lieu en représailles.

La tension continue à monter. Bientôt l'île est mise à la une des médias et stigmatisée pour ses dérives. Le pays pour lequel travaille le diplomate menace d'intervenir si l'ordre ne revient pas. Le pays est sillonné par les journalistes, les soldats, les forces de police et les paramilitaires. Les seconds se font payer par les premiers pour commettre des atrocités en direct. Paquita participe à des séances particulièrement ignobles où des opposantes politiques et des enfants sont violés et torturés. Certains journalistes participent. Alors que les émeutes menacent de ravager la capitale, des escadrons de la mort abattent des officiers de police véreux. Pablo est pris en chasse et abattu. Paquita fait parvenir à l'ambassade ainsi qu'à la presse les preuves inculquant le diplomate. Les paramilitaires renversent le gouvernement, faisant éclater la révolte. Pendant que les forces étrangères débarquent, la police laisse les émeutiers ravager les quartiers pauvres.

Epilogue : Paquita est devenue tenancière de bordel, elle alimente les soirées spéciales du diplomate, devenu le nouveau gouverneur de l'île. Un quartier d'affaires est en construction sur les ruines des anciens quartiers populaires.

11 mars 2003

Un homme malade voit la vie sous un tout autre jour, ce qui lui apparaissait la veille sans importance prend soudain une gravité terrible. Au cours de plusieurs visites et coups de téléphone, il s'en ouvre à son entourage, qui s'évertue à relativiser. « Cela lui passera, il voit ça comme ça à cause de la maladie. » L'homme meurt, à la fin de la journée.

12 mars 2003

« Tous songes sont mensonges »

Un enfant rêve pendant que ses parents regardent la guerre éclater à la télévision.

Rêve N° 1 : l'école est bombardée. Après en avoir découvert les ruines, l'enfant rentre à la maison. Ses parents lui interdisent de sortir jouer dehors. Un des ses camarades est tué. L'enfant passe son temps dans sa chambre, dont les fenêtres ont été obstruées tandis que la tension grandie entre ses parents, pour des questions de survie.

L'enfant se réveille en sueur. Ses parents baissent le son du téléviseur. Ils commencent à faire l'amour.

Rêve N° 2 : Les bombardements se rapprochent, la maison est touchée. L'enfant vit maintenant dans la cave, où ses parents lui ont aménagé une chambre. Un jour la mère ne rentre pas. Le père doit désormais subvenir seul à leurs besoins et sombre progressivement dans la catatonie. L'enfant doit désormais sortir de la cave en quête de nourriture pour son père et lui. Il se fait battre par les enfants du voisinage, plus forts.

L'enfant se réveille en hurlant. Il se lève. Ses parents sont endormis dans le salon, la lueur de la télévision encore allumée, son coupé, leur donne l'air de cadavres. L'enfant ouvre le frigo qui est plein, mais rien ne lui fait envie. Il retourne se coucher.

Rêve N° 3 : La rue s'embrase, la maison est détruite. Le père de l'enfant meurt, l'enfant blessé essaie de survivre en s'abritant dans les ruines d'autres maisons. Sa blessure s'infecte, il meurt. L'enfant mort parcourt

FRANCOISE

Intrigue : La saison de vendanges. Une femme entre trente et quarante ans se sent vieillir. Doit elle continuer à vivre comme elle l'a fait jusqu'ici ou doit-elle changer de vie ?

Trame :

Hélène vient tous les ans aux vendanges, où elle trouve, l'espace d'une semaine, un amant. Cette année aucun homme ne l'attire en particulier. Hélène se sent vieillir. Alain, avec qui elle a eut une liaison, est amoureux d'une fille du village.

Au repas du soir les discussions portent sur le sexe. La photo d'un sexe pris à l'insu de la propriétaire de l'appareil circule. Il est question d'une femme très classe qui avait couchée, une année avec la plupart des vendangeurs. Les jeunes vendangeurs sont très attirés par Hélène. Alain les incite à lui faire la cour. La sœur d'Alain, danse sur la table. Dans la nuit, Hélène écoute depuis son lit Alain faire l'amour à l'étage, avec une fille de passage. Dans la pièce d'à côté, les garçons décident d'entrer à tour de rôle dans sa chambre.

On frappe à la porte. Hélène dit «oui ? ». Le plus jeune entre. Il a 17 ans. Il s'approche du lit. Elle le regarde. Il s'assied. On entend des bruits à l'étage. Il se lève, dit « pardon ». La porte se referme. On frappe. Hélène dit «oui ». Un à un, ils s'asseyent sur son lit. Elle les regarde. Ils tournent la tête, n'osant pas exprimer clairement leur désir, ni la toucher. Elle ne bouge pas. Le dernier d'entre eux s'en va. La lumière de la chambre d'à côté s'éteint. Elle pleure. Le lendemain, elle décide de ne plus revenir.

Ebauche de synopsis :

Extérieur - nuit. Façade d'une salle de réfectoire, du lierre court sur le mur. A travers les carreaux des baies vitrées on distingue une tablée de travailleurs, majoritairement des hommes, en train de manger.

Vous allez me terminez ça, oui. Non mais !
Tu veux qu'on finisse aussi les bouteilles ?
Et les bouteilles également !

Intérieur - réfectoire.

Le visage d'un homme sec aux yeux fiévreux, dont le crâne est dégarni. L'homme assis à côté de lui -Gilbert- paraît plus jeune. Ses mains, entaillées en plusieurs endroits, versent du vin rouge dans leurs deux verres.

- « Ta soeur, qu'est ce qu'elle fait avec ce naze ?
- Elle fait ce qu'elle veut ...

Intérieur - réfectoire.

Une femme d'une trentaine d'année aux cheveux bruns longs, le visage fin -Françoise- est assise à côté d'eux. Un jeune homme, assis en face d'elle se tient la tête entre les mains...

- Françoise, je voulais te dire...

- Non, mais tu as vu son mec, il est con.

- Qu'est ce que tu veux que je te dise...

- Françoise, je ne sais pas comment.

Intérieur - réfectoire.

Plusieurs hommes, dont un adolescent au visage en sueur, en pleine conversation. Les verres sont remplis.

-> Une année on a vu débarquer une fille, grande, avec un chapeau, l'air hautaine. On s'est dit : celle là elle ne se prend pas pour de la merde. Et ben, je vais te dire, on se fourrait le doigt dans l'œil jusque là. C'est bien simple, on y est tous passés.

Un homme plus âgé, portant un tablier, s'approche de la table.

Pas vrai, patron ?

« Qui ça ? Fabienne ? Ah, celle là... Le soir où on a fini les vendanges, elle a fini à poil -mais complètement à poil- avec tous les gars dans la cave.

« Je n'avais jamais vu ça. Les gars défilait et ça y allait.

C'était une gentille fille.

Mais ça avait commencé du début. Elle est sortie avec Lulu le jour de son arrivée. Et puis Patrick tombe sur elle dans le couloir et elle remet ça. Mais ça tu vois, on ne s'est pas rendu compte tout de suite. Et elle était belle, en plus. La grande classe.

La femme, Françoise, les écoute en souriant.

Une autre femme, maquillée de manière provocante, se lève à l'autre bout de la table.

«Moi, j'ai envie de danser. »

« Pas maintenant...

« Comment ça pas maintenant ? Musique ! »

Les chaises se tournent pour faire face au centre de la pièce.

La femme danse, relevant sa jupe sur ses cuisses. Elle porte des chaussures à talons rouges. Le flash d'un appareil photo crépite.

« Vas-y Frangine ! »

Les mouvements de bras de la femme dévoilent la culotte, rouge également.

Un petit homme moustachu se tient la tête, contrarié.

« Regarde la gueule qu'il fait. »

Dos aux hommes, la femme qui danse ondule du bassin, les yeux fermés.

Le moustachu se lève et claque la porte.

Les verres sont remplis à nouveau.

« Ne bougez pas, j'ai une surprise.

« Elle ne veut plus te voir ?

Je suis là, à baver comme un chien... Mais tu vois, je crois que c'est ça qui me plaît.

Extérieur, façade.

Le moustachu et la femme qui dansait sont dehors. Un des hommes sort,

hilare.

« Tu es trop con ! »

L'homme rentre, tenant un attaché case à la main.

« Tu ne comprends rien !

Intérieur.

L'homme ouvre l'attaché case, qu'il a posé sur le banc devant lui.

Françoise sort. Il n'y a plus personne dehors.

«La surprise ! La surprise !

L'homme qui a l'air jeune a passé sa main sur l'épaule du jeune homme.

Autour d'eux on se fait circuler des capotes fantaisie.

« Tu t'y prends mal avec Françoise. Tu devrais tenter ta chance, je la connais, elle ne dirait pas non.

Extérieur.

« Et ben celle là, elle doit la sentir passer...

(...)

LES CHIENS

11/03/2002 - Lionel Tran pour Olivier Quéméré

Page 1

Une brasserie moderne, le SHARK en lettres jaune vif sur fond noir, vue de l'extérieur. Nous sommes dans un quartier de bureaux modernes. La une d'un hebdo, présentée sous cadre plastique sur la porte de l'établissement. Titre : Prostitution : les nouvelles filières. En plus petit : le boom de l'économie parallèle.

C'était un bar de merde, avec un décor en faux aluminium et en plastique noir qui le faisait ressembler à un des ces bars qu'on voit dans les pubs pour la bière ou le café. Il y régnait un érotisme de tranche de jambon sous vide.

Un homme jeune, au visage marqué lit un quotidien régional, devant lui un verre de bière vide. Un peu plus loin sur le comptoir, une jeune femme au sourire mort.

La clientèle, des attachés de presse et des commerciaux, venait prendre un plat du jour entre 12 et 14 heures. Le reste de la journée il n'y avait qu'un paumé dans mon genre pour venir y faire de la figuration.

Commentaire télé : « ...macabre découverte ce week-end, chez un vétérinaire, dont la cave renfermait les cadavres, parfois atrocement mutilés, de pas moins de 60 chiens... »

La serveuse, une veille blonde fatiguée qui porte un « tablier blanc » sur robe courte noire, débarrasse une table :
« Des choses comme ça, ça donne envie de vomir... »

On se serait cru dans une gare, ou un aéroport où n'arrivait aucun train et d'où ne partait aucun avion.

Commentaire télé : « ...Malgré une baisse relative du chômage, la précarité n'a cessé de... »

La fille, brune, très jeune, vêtue de vêtements noirs, à la mode, maquillée de manière voyante :
« Je n'aime pas les chiens. »

Ouverture 9 h 30, fermeture, à 21 h 30. En une semaine, personne

ne m'avait dit bonjour.

A la télé on voit une pub pour des rasoirs jetables.

Page 2

L'homme, le menton couvert de mousse à raser, face au miroir des toilettes de la brasserie.

Je n'arrêtais pas de me répéter : si je décède dans mon appartement, combien de temps cela prendra-t-il aux voisins pour s'en apercevoir ?

Haut-parleur radio : *«... alors Frédéric, dis-moi, ça ne se passe pas très bien, sexuellement, avec ta copine... »*

L'homme se rase avec un jetable face au miroir des toilettes de la brasserie.

Je me disais : en été, deux semaines, à cause de l'odeur, mais en hiver, comme actuellement, au moins trois mois. Au moins trois mois..

Haut parleur radio : *« Elle a peur de toi ? Est-ce que tu as essayé de la mettre en confiance... »*

L'homme s'est blessé au cou, il se regarde dans le miroir des toilettes de la brasserie.

J'avais la certitude que si j'avais disparu, soudainement, les gens de ce bar ne se seraient rendus compte de rien.

Haut-parleur radio : *« ...par exemple, en lui montrant des films pornos... »*

Un rasoir et du papier hygiénique imbibé de sang dans une poubelle chromée.

Je crois que je prenais un certain plaisir à me sentir transparent, abandonné.

Les toilettes de la brasserie, désertes. Elles sont étonnantes vastes et neuves.

Commentaire radio : *« Après la pause annonceur, nous retrouvons Stéphanie qui nous parlera des difficultés qu'elle a avec la sodomie. A tout de suite Stéphanie... »*

Page 3

Vue d'ensemble, la salle de la brasserie est pleine, l'homme est au comptoir. Un autre homme semble attendre.

Elle était lisse, opaque, un sourire vide, elle se fondait dans le lieu. Je crois que c'est ce qui m'a trompé.

La fille (cf. P 1) sort des toilettes, un homme marche derrière elle.

Elle ne m'a jamais regardé. De toute façon, elle ne regardait pas les gens dans les yeux.

L'homme qui attendait se lève.

Elle restait assise, le regard fixe, attendant qu'ils viennent la chercher.

Le premier homme sort de la brasserie en allumant une cigarette.

A quoi pensait-elle en attendant ?

Le nouvel homme et la fille entrent dans les toilettes.

Page 4

La porte d'entrée des toilettes s'ouvre : le narrateur entre.

Les toilettes semblent désertes.

J'ai eut une réaction de gosse, j'étais excité, j'avais envie de savoir pourquoi elle faisait ça. Je ne sais pas ce que je m'imaginai...

tTTPp ttTTPp tTTPp

Le verrou d'un des WC est bloqué, le narrateur entre dans le WC d'à côté.

Que peut-être elle faisait ça parce qu'elle était paumée...

ttTp tTTPp

Le narrateur assis sur le siège des WC, pantalon non baissé.

Je me disais qu'elle cherchait peut-être quelqu'un avec qui parler...

Voix : *Tu es trop doux.*

Le narrateur écoute ce qui se passe, la tête entre les mains.

Quelqu'un qui ne la juge pas... Qui ne la considère pas juste comme une...

Voix : *Et là, comme ça, ça te fait mal ?*

Page 5

L'homme est dans les toilettes, assis sur le siège, la tête entre les mains.

Je ne sais pas ce que j'imaginai...

Voix : *Ça te fait mal ?*

L'homme est dans les toilettes, assis sur le siège, il écoute, l'oreille plaquée contre la cloison.

Je voulais me mettre dans sa peau.

Voix : *Oui, là, j'ai mal.*

L'homme est dans les toilettes, assis sur le siège, il écoute, les yeux fermés, l'oreille plaquée contre la cloison
Je voulais savoir ce qu'elle ressentait.

Voix : *Tu veux que je continue ?*

Voix : *Tu es trop doux.*

L'homme est dans les toilettes, assis sur le siège, il a une main devant la bouche.

Savoir ce que ça faisait de laisser n'importe qui lui faire ça, dans des toilettes.

TTTT TTTTPP TTTTP

Vue d'ensemble des toilettes, qui semblent désertes, deux portes sont fermées.

Voix : *Oui, comme ça, tape-moi. Plus fort.*

TTTT TTPP TTTTP TTTPPP

Je suis resté là, tout l'après midi. Je n'arrivais pas à comprendre.

Un jeune type sort de l'établissement, l'air abattu.

Les types n'osaient jamais y aller trop fort au début. Elle les encourageait à la traiter de « saleté » et de « petite crotte. »

Un autre type sort, il s'allume une cigarette.

Elle les amadouait, en prenant sa voix de petite fille : « je suis une vilaine saleté, hein, DIS-MOI QUE JE TE DEGOUTE. HEIN, DIS-MOI QUE JE SENS LA MERDE. »

Un autre type sort.

Certains refusaient, ils partaient précipitamment. D'autres revenaient, ils devenaient plus violents. Elle en rajoutait.

Un autre type sort.

« Je suis une sale merde de chômeuse qui passe ses journées à s'envoyer en l'air pendant que tu te casse le cul à travailler. Mais putain, frappe-moi, tu as des nouilles dans le froc ? »

Un autre type sort.

Parfois ça allait jusqu'au sang. « Les gens comme moi, il faudrait les buter hein, c'est ce que tu penses... Je ne mérite même pas que tu me craches dessus, hein ? »

La serveuse passe l'éponge sur une table.

J'ai attendu qu'il n'y ait plus un seul client. Il restait une demi-heure avant la fermeture du bar.

La serveuse passe l'éponge sur le comptoir.

Je n'ai pas réfléchi, je ne sais pas peut-être que je voulais lui dire : arrête ! Arrêt, ça suffit, tu n'as pas besoin de faire ça.

La serveuse lave le sol de la brasserie

Mais elle a parlé la première, elle a dit : « tu peux me violer si tu veux, je n'en aie plus rien à foutre »

La serveuse balaie les marches d'escaliers qui mènent aux toilettes.

Moi je suis resté là à la regarder, sans bouger. Elle a eut l'air surprise. « Toi, tu sais pourquoi je fais ça, tu es comme moi. »

Elle lave le sol des toilettes, désertes.

Elle n'arrêtait pas de répéter « tu es comme moi. » « Toi aussi tu es une merde. »

La serveuse nettoie la cloison des WC à l'éponge, elle a l'air fatiguée.

Je ne sais pas combien de temps ça a duré.

Un seau rempli d'eau sombre.

Elle n'arrêtait pas de répéter : « tu es une merde comme moi. »

UNE GRANDE PIECE

Essais proposé à Stéphane Perger

Premier essai

« Ça fait mal, là ? »

« Non, non. »

Une grande pièce, froide, sans fenêtre. Les murs sont jaune pâle, il y a des lampadaires au design triangulaire au plafond, des portes manteaux sont accrochés aux murs. Des cassiers métalliques encore sous film plastique un peu partout. La pièce est vide, à l'exception d'un banc en bois de type vestiaire. Des affiches pour des boissons énergétiques sont encadrées aux murs. L'homme, qui a la 40aine, est assis sur le banc, torse nu. La fille, qui a à peine une 20aine d'années, examine son dos, que l'on devine couvert d'ecchymoses.

« Je vois bien que ça vous fait mal. »

Silence.

Tous deux ont les yeux cernés, sa lèvre inférieure à elle est tuméfiée.

« Tu sais, je crois que si on ne dit pas certaines choses, elles disparaissent. »

« Je ne veux pas que cela disparaisse. Je ne veux pas oublier ça. »
La fille lui tourne le dos.

« Tu n'y changeras rien. »

Elle cache son visage entre ses mains.

Des cartons empilés dans un coin de la pièce. Des inscriptions sont calligraphiées en philippin dessus. Certains cartons sont défoncés. Des paires de baskets neuves, par terre.

« Le type qui m'a interrogé... »

Une autre pièce, plus vaste, des appareils de musculation sont relégués dans un coin. La pièce est sombre, ses murs sont couverts de miroirs. Un bureau métallique est installé au centre de la pièce. Une lampe à bras articulé, éteinte. Une chaise en bois, un cendrier plein. Deux portes battantes avec des hublots. Une porte est ouverte au fond de la pièce. Il s'en échappe une lueur blême, effrayante.

« Il s'appelle Franck Déglise. »

La pièce est carrelée. Deux planches en bois sont disposées sur une baignoire à remous de forme carré. Les robinets sont luxueux, les équipements sont modernes. Du tartre au fond de la baignoire. Des taches sombres, sur le sol. Une trousse à outils par terre, un tourne vis est posé sur le rebord de la baignoire. Une douche, dont le rideau a été ôté.

« J'étais son professeur en 4ème. »

Une enfilade de salles de bain du même type, de nombreuses douches, aux rideaux intacts, des baignoires, de temps en temps, deux planches, des chaises. L'ensemble semble neuf et de très bonne qualité.

« Quelque chose dans son regard me fait dire qu'il m'a reconnu. »

Un couloir, donnant sur des portes de vestiaires, dont les poignées sont fermées par une chaîne métallique. Un distributeur de boissons fraîches et un distributeur de barres de céréales. Des posters encadrés au mur : des silhouettes massives de sportifs en ombres chinoises. Slogan : au plus profond de nous.

« Je ne sais pas ce qui l'a conduit ici. Pas cultivé, mais, si mes souvenirs sont bons, pas non plus quelqu'un de bête. »

Nous sommes dans la pièce. L'homme est assis, les mains entre les jambes, son regard est ailleurs.

« Peut-être qu'il pourra nous aider. Il avait l'esprit vif. » La fille est accroupie sur le banc, les bras serrés entre les jambes, le visage écrasé contre les genoux.

Des escaliers de secours, -03 peint en grands caractères blancs le long des murs. Un petit tas de vêtements, des paires de chaussures usées dans un coin.

« Ce type est une ordure. »

Un stade immense, vu du dessus. Les gradins sont vides. Plusieurs véhicules tout terrain sont garés sur la pelouse. A l'horizon on distingue les lumières d'une capitale.

Bon, elle l'a cherché, aussi. Je ne sais pas ce qui lui a pris, putain, elle est s'est mis à minauder, je ne sais pas, comme si nous étions dans un putain de camp de vacances. Ça m'a rendue dingue, alors je lui ait dit : C'est quoi ton problème, sale connasse, tu crois pas que c'est assez dur ici ?

Nous sommes dans un bâtiment blanc au toit ouvert. La peinture s'écaille. Au centre d'un patio carré, il y a une piscine. Une fille, jeune, blonde, vêtue d'un jean, de chaussures à talon peu élevé est prostrée contre un des murs, le visage entre les genoux. Une valise de marque avec poignée de transport et roulettes est posée à côté d'elle.

Les autres ils ont pas réagis, du genre chacun ses affaires, c'est pas notre merde. Et elle, elle attendait que quelqu'un prenne sa défense et comme personne ne l'a fait, elle s'est mise dans un coin et elle a commencé à tirer la gueule, en regardant vers nous au cas où il y en aurait quand même un qui réagirait, à se passer la main dans ses cheveux en soupirant...

Une fenêtre sans vitre percée dans le mur-l'intérieur du bâtiment est sombre. Et, juste à côté, une porte fermée par un rideau de lanières de plastiques multicolores. Un jeune homme aux traits excessivement émaciés fume une cigarette. Il porte un t-shirt marcel gris. Son regard fixe le vide. Un autre homme, blond, les cheveux ramenés en arrière surveille la porte, une main appuyé contre le mur. Lui aussi fume.

Ok, elle l'avait cherché mais ils ont pas été cools avec elle. Jamel s'est approché d'elle, l'air de « ça va pas, tu sais, faut pas s'en faire, ici, les gens sont un peu à cran. » Alors elle, elle lève la tête et elle le regarde genre « qui t'es, toi, pour qui tu te prends pour me brancher comme ça ? » Lui ça l'a blasé.

Une autre fille -la narratrice- brune, aux cheveux courts et au front décidé, est assise sur le toit du patio aux tuiles multicolores. Elle porte un pantalon de treillis, et fume une cigarette. Le ciel est gris, des nuages défilent très vite. Une petite caméra de sécurité est

fixée solidement sur un socle pivotant.

Alors après ils sont venus lui prendre la tête, comme quoi merde, fallait pas réagir comme ça, que Jamel était un mec cool et qu'elle y gagnerait rien à les prendre de haut. Cette conne elle s'est levée et elle est allée s'asseoir à l'autre bout de la piscine, le plus loin possible d'eux.

Des vêtements éparpillés à côté de la piscine sur le carrelage : un jean, des chaussures, une culotte blanche, un t-shirt, un soutien gorge. Une chaussure à talon bas. Le carrelage est décoré de manière méditerranéenne : rameaux d'olivier, dauphins, branches de vigne. L'eau de la piscine est parcourue de rides.

Bon, ils l'ont suivie, en continuant à l'embrouiller, comme quoi, oh là là pour qui elle se prenait. Et elle, elle s'est tapé une putain de crise d'hystérie, à gueuler comme un putois qu'elle n'avait pas demandé à être là et qu'elle les emmerdait tous et que putain, ils la lâchent.

Ça a jeté un froid

La fille blonde, les pieds dans l'eau. Ses cheveux sont mouillés, ses yeux sont cernés, elle a commencé à se sécher mais son geste reste en suspens. Son regard semble à la fois perdu et étonné. Ses seins sont couverts d'ecchymoses. Une caméra de surveillance est fixée au plafond. L'eau de la piscine fait des rides autour de pieds aux ongles vernis de la fille.

Deux types jouent au ping-pong derrière une vitre. Des décorations de Noël pendent tristement du plafond. Les types sont torse nu, le t-shirt passé dans l'avant du short. Ils ont dû être de beaux garçons, mais leur corps est anormalement émacié, leurs yeux sont enfoncés. On aperçoit l'œil d'une caméra, au fond de la salle de loisirs. *Je sais pas combien de temps ça a duré. Au début elle a crié, et puis après on entendait des hurlements de temps en temps. Ils étaient trois avec elle, pendant que les deux autres montaient la garde.*

Un garçon dort sur carrelage, torse nu, l'avant bras devant le visage il porte un tatouage de type tribal autour de son avant bras. Deux autres garçons somnolent, une cigarette à demi-consumée au coin des lèvres. Un d'entre eux porte des lunettes de soleil, l'autre a un bob descendu sur les yeux. Une mouche est posée sur son genou.

Pendant qu'ils lui faisaient ça, je ne sais pas pourquoi je n'arrêtais pas de penser à ceux qui sont derrière les caméras. Je me suis dit : si quelqu'un doit intervenir, c'est eux. Et puis aussitôt, j'ai pensé : non, ils n'interviendront jamais. Ce n'est pas par hasard, s'ils lâchent une fille comme ça ici. Et puis je ne sais pas pourquoi je me suis dit : si ça se trouve personne ne regarde ça.

Le bâtiment, vu de l'extérieur. Il s'agit d'un long bâtiment plat, construit dans les années 1960, de type « marina », qui a été rénové au milieu des années 1990. C'était un lieu de villégiature aisée, transformé en clinique de soins corporels et de ressourcement. Le bâtiment est légèrement en retrait, au sommet d'une falaise. L'océan est déchaîné aux pieds des roches noires. Des mobil homes sont disposés en amont du bâtiment.

Je sais pas pourquoi ils ont fait ça, monter la garde. David avait son sourire de sale gosse, qu'il prend quand il est mal à l'aise. Ils avaient peut-être peur que, je sais pas...

Moi, ils m'ont toujours respectée. Bon, j'ai posé des limites dès le départ : je suis la meuf de personne. Si j'en aie envie je le fais avec qui je veux, et ça me regarde moi. Les règles du jeu sont claires...

Voici le troisième essai, très différent de facture. Il s'agit plus d'une « comédie noire », le rythme est plus dense, cela pourrait à la limite tenir sur une page.

-Il était complètement dingue. Je me souviens de la première fois où je l'ai vu.

Un homme torse nu porté par des soldats (nous sommes n'importe où, ils sont de n'importe quelle nationalité.)

« Ça va, je n'ai pas besoin de vous. »

-C'était ma deuxième journée dans le camp. J'étais terrifié à l'idée qu'on allait me torturer.

L'homme est à terre, il crache du sang.

« Merci messieurs. »

-J'ai toujours été assez lâche. Et dehors on entendait toute sortes de ragots.

L'homme se relève, difficilement.

« Si je veux remettre ça, je sais comment vous joindre... »

-Certain racontaient qu'ils allaient tous nous éliminer. Que c'était un plan.

La porte s'ouvre, les soldats reviennent.

« MAIS IL VA FERMER SA GUEULE, CE CON ! »

-D'autres disaient que ce n'était pas possible. Qu'on ne laisserait pas faire ça.

L'homme prend un coup de genou dans la mâchoire.

-Les femmes racontaient qu'on les violait et qu'après on les égorgeait.

L'homme est à terre, recroquevillé en position fœtale.

« Je rigolais... »

-Les vieilles ajoutaient qu'ils sortaient les bébés du ventre des femmes à la baïonnette.

L'homme est à terre, recroquevillé en position fœtale. Des coups pleuvent.

« MAIS PUTAIN, IL VA FERMER SA GUEULE ! »

-Et je me souviens que ma grand-mère avait dit : parfois ils violent les bébés.

L'homme est à terre, recroquevillé en position fœtale.

« *J'aurais du me douter que l'humour c'était pas votre truc.* »

- « *Même quand ils sont déjà morts* », elle avait précisé.
Des mains déboutonnent la braguette d'un pantalon de treillis
« *On voit bien que vous êtes pas des marrants.* »

-Tout le monde avait vu les corps des partisans qu'ils avaient
pendus sur la place.
De la pisse éclate contre le visage de l'homme à terre.
« *Coughhh, Coughhh.* »

-Ils leurs avaient crevé les yeux et coupé le sexe. Quand elle a
vu ça, une gamine s'est mise à hurler.
On secoue les dernières gouttes d'un sexe.
«*Coughhh, Coughhh. Coughhh.*»

-Ses parents lui ont mis la main sur la bouche, de peur de se
faire remarquer.
La porte se referme.
«*Merci les mecs, merci, c'est vous les meilleurs...* »

-On avait tous la trouille. Quand ils nous ont déplacés, on n'a
rien osé faire.
Vue d'ensemble du dortoir : pas éclairé, bondé de lits d'internat.
Des hommes de tout âge, amaigris et en loques, regardent en direction
du l'homme à terre, interloqués.
« *Faut jamais se laisser impressionner par eux, faut jamais se
laisser impressionner Coughhh, Coughhh.* »
-Lui, il était différent, on aurait dit qu'il n'avait pas peur
de mourir.

Viande Amère

Vol. IV

2ème jet du script 02/07/2002

Texte d'ouverture

(image fixe sur fond noir)

Les images violent quotidiennement notre esprit, sans que nous ayons la capacité ni le désir de leur résister. La liberté que nous prenons vis à vis des images a pour but de mettre à nu les traumatismes dont ces images sont porteuses.

Le droit à l'image est un faux problème, qui souligne le fait qu'aujourd'hui l'image d'une personne est devenue une marchandise dont cette personne est dépossédée.

L'image des personnes filmées recyclées dans ce programme a été abusivement utilisée, bien au-delà de ce que ces personnes ont été payées au moment du tournage, lorsqu'elles ont été payées.

Notre travail sur ce programme est bénévole, par conséquent nous ne saurions que trop recommander la duplication et la diffusion de ce programme en dehors des cercles d'amis, dans des lieux collectifs et publics (agence ANPE, Centre Sociaux, Gare, Métro, Lycées, Universités...)

Fondu au noir

Logo tape à l'œil

LES FILMS DE BOULES QUI FOUTENT LES BOULES

Animation vidéo prétentieuse et tape à l'œil (kaléidoscope d'images, jingle agressif)

LES FILMS DE BOULES QUI FOUTENT LES BOULES

UN CONCENTRÉ exceptionnel de mal-être

VIANDE AMERE VOL I

VIANDE AMERE VOL II

VIANDE AMERE VOL III

Dans la même collection (texte qui clignote)

ECONOMIC WAR I

BIENTÔT DISPONIBLE

ECONOMIC WAR II

Ne ratez pas nos bandes annonces à la fin de ce programme (texte qui défile de droite à gauche à deux reprises)

LES FILMS DE BOULES QUI FOUTENT LES BOULES PRÉSENTENT

VIANDE AMERE

Défilé d'images

VOL IV

Texte d'introduction (défilement de bas en haut) :

Cela fait 10 ans que j'ai terminé mes études, j'ai pas mal fait de petits boulots et de CDD, je n'ai jamais travaillé assez longtemps pour toucher les assedic. Ça fait deux ans que je suis inscrite au RMI. Le matin je me lève de plus en plus tard. Aujourd'hui j'ai dû faire un effort : je suis convoqué à l'ANPE, je crois qu'ils veulent me radier..

Zoom arrière sur la façade de l'ANPE.

Une main tient un papier à entête de l'ANPE où est inscrite une convocation.

Une fille brune entre dans l'ANPE (plan de la porte qui se referme)

Insert (à définir)

L'entretien (longue séquence)

Dialogues doublées :

Homme : *Vous avez quel âge ?*

Jeune femme : *29.*

H : *Professionnellement, ce n'est pas brillant.*

J.F : *Non.*

H : *Vous vous expliquez ça comment ?*

J.F : *Je ne me l'explique pas.*

H : *Vous ne vous l'expliquez pas ?*

J.F : *Non.*

H : *C'est quand même inquiétant.*

J.F : *Un peu.*

H : *Écoutez, autant être franc.*

J.F : *OK.*

H : *Vous êtes convoqué dans le cadre d'un plan de retour à l'emploi.*

J.F : *Je n'ai jamais eut d'emploi fixe. (Silence) De C.D.I.*

H : *Mais vous avez quand même travaillé.. Sur votre CV, je vois que vous*

avez été caissière, standardiste, aide-ménagère...

J.F : Ouais.

H : Magasinière ?

J.F : Non.

H : Je dois avouer que votre parcours est assez déconcertant. J'ai dû mal à distinguer une cohérence.

J.F : Ouais.

H : Pourtant vous avez fait des études universitaires. Votre licence de psycho ne vous a pas aidé ?

J.F : Pas trop, non.

H : Pourquoi aviez vous choisi cette filière ?

J.F : Pour comprendre.

H : Et le rapport entre psycho et aide ménagère ?

J.F : Aucun. (Silence) Aucun.

H : Si j'essaie de comprendre, c'est pour vous aider. Vous avez une idée de ce que vous voulez faire ?

J.F : Non.

H : Vous avez envie de travailler au moins ?

J.F : De travailler ?

H : De gagner de l'argent.

J.F : Ouais.

H : Il y a un métier que vous aimeriez exercer ?

J.F : Heu... Journaliste ... je ne sais pas.

H : Pas d'idée ?

J.F : Tant que je gagne ma vie.

H : Uniquement l'argent.

J.F : Tout à fait.

H : Vous pourriez récurer des chiottes, promener des chiens, torcher des vieux...

J.F : Ouais, peu importe.

H : Tant que c'est payé.

J.F : Ouais.

H : OK. Bon, étant donné votre parcours, je ne vous cache pas que ça va être difficile. Vous n'êtes peut-être pas au courant, mais la situation économique s'est dégradée. Les entreprises cherchent des compétences précises.

J.F : Pfff... Des compétences précises... Je ne sais pas, je n'ai jamais occupé de poste fixe.

H : Vous avez bien des capacités ?

J.F : Ben, je ne sais pas, étant donné que j'ai toujours fait des petits boulots. (Silence) Je ne peux pas vraiment parler de compétences.

H : C'est problématique.

J.F : Vous allez me radier ?

H : Vous voulez être radiée ?

J.F : C'est une blague ?

Insert (à définir)

La fille se déshabille.

H : *Le problème c'est que vous n'avez pas de projet. A titre exceptionnel, je peux vous faire un bilan de compétences, mais il faut jouer le jeu. OK ? Nous allons examiner de manière précise quel est votre potentiel, afin de voir dans quelle mesure nous pouvons l'ajuster. Bon, et puis je pense que tant qu'à faire, autant être honnête. De mon côté, je peux vous donner quelques tuyaux...*

Nous avons peu de temps, ce matin je dois encore voir six filles qui sont dans la même situation que vous. Je vous demande donc de m'écouter très attentivement et de bien enregistrer tout ce que je vais vous dire. Je dis vous surprend, je vous demande de ne pas m'interrompre. Je vous fais une fleur, vous comprenez ?

J.F : *Mh, mh.*

H : *Tout d'abord, il faut savoir qu'il n'y a pas de travail. Et qu'il y en aura de moins en moins. Vous êtes dans une position qui va être de plus en plus difficile. Et quand je dis difficile, c'est difficile. Jusqu'ici vous avez été préservée. Votre génération n'a jamais vraiment eut à se battre, vous vous la coulez douce. Aide sociales, allocation logement, assurance maladie universelle... Une fois que tout cela aura disparu -et vous savez bien que tout cela va disparaître- vous allez vous retrouver toute nue.*

Insert (à définir)

La fille est sur le fauteuil, nue, elle se caresse. Le type s'approche.

H : *Vous allez me dire : Je suis une fille, il me restera toujours la prostitution. Vous crois que vous ne vous rendez pas bien compte. D'une part vous allez vieillir. D'autre part, il ne faut pas croire que votre petit cul ait quoi que ce soit d'exceptionnel. Des comme vous il y en a des millions. Et la plupart ne vous ont pas attendu pour occuper ce marché là. Vous savez, si c'était ça qui m'intéressait, je pourrais me taper vingt filles dans votre genre chaque jour.*

Insert : le culturiste parlant du cul comme philosophie.

H : *Et pourquoi accepteraient-elles de se laisser tripoter par un type dans mon genre ? Uniquement pour que je ne les radie pas de l'ANPE. Abandonnez tout de suite l'idée que vous vivrez en vendant votre cul.*

Le type embrasse la fille, il lui tâte les seins.

Insert (à définir)

H : *Vous devez prendre conscience que vous n'avez pas de solution.*

Le type lui lèche la chatte.

Insert (à définir)

Plan rapproché sur le visage de la fille.

Insert (à définir)

La fille suce le mec.

H : *Vous êtes coincée. Admettons que les aides sociales durent encore cinq ans. Les gens de votre génération qui ne se seront pas suicidés - ce qui va faire au minimum un bon tiers- seront tous prêt à faire n'importe quel boulot pour une bouchée de pain. Je ne parle pas au figuré. Des gens prêts à travailler pour un kebab.*

Insert (à définir)

H : *Ne dites rien... Fermez les yeux. Imaginez. Dix, cent, mille fois plus de gens à la rue. Des queues interminables pour les resto du cœur. Des gens prêts à se battre pour un morceau de pain. Le retour de la mortalité infantile. Vous croyez que vous allez tenir ? Vous vous voyez sérieusement faire face ? Vous me faites bien rire. Je ne sais pas quand vous aller atterrir...*

Insert (à définir)

La fille à genoux devant le mec, elle le suce encore.

H : *Ne me regardez pas comme ça, je ne peux rien faire pour vous. Qu'est ce que vous croyez ? Atterrissez. Il va falloir vous adapter...*

Insert (à définir)

La fille monte sur le type, elle fait la grimace.

H : *Avant de sortir de ce bureau vous aurez abandonné vos illusions. Non, vous n'aurez pas de travail stable, non, vous n'aurez jamais de poste intéressant. Non, Vous n'êtes pas quelqu'un d'exceptionnel.*

Insert (à définir)

Gros plan sur le cul de la fille, avec la queue du type qui monte et qui redescend.

H : *Répétez après moi : Je ne suis pas quelqu'un d'exceptionnel.*

J.F : *Je ne suis pas quelqu'un d'exceptionnel.*

(silence)

J.F : *Je ne suis pas quelqu'un d'exceptionnel...*

(silence)

Insert (à définir)

J.F : *Je ne suis pas quelqu'un d'exceptionnel...*

(silence)

J.F : *Je ne suis pas quelqu'un d'exceptionnel...*

(silence)

J.F : *JE NE SUIS PAS QUELQU'UN D'EXCEPTIONNEL...*

Insert (à définir)

Gros plan sur le visage de la fille.

H : *Pourquoi vous vous dénigrez ainsi ?*

Insert (à définir)

Le type la prend par derrière, elle sourit.

H : *C'est bien. Vous voyez que vous en êtes capable. Ouf. Vous me rassurez enfin un peu. Je commençais à me poser des questions...*

Insert (à définir)

Plan par en dessous.

H : *Comme je vous le disais tout cela est de plus en plus compliqué et difficile.*

Insert : *Le singe déginglé qui ne tient plus debout tout seul.*

Gros plan de visage, elle est mal. Elle respire lentement.

H : *Vous n'avez jamais envisagé de travailler dans la sécurité ? Je veux dire dans le secteur privé. La disparition des protections sociales va déboucher, à court terme, sur un accroissement de la violence. Les gens de votre génération n'auront plus rien à perdre.*

Insert (à définir)

Plan d'ensemble : le type lui met ses doigts dans l'anus.

H : *Il ne faut pas vous faire d'illusions : vous ne pourrez rien faire pour eux.*

Gros plan du visage de la fille, mal .

H : *De toute façon, eux même ne feraient rien pour vous : vous êtes une génération d'individualistes, d'égoïstes. C'est chacun pour sa pomme. Qu'attendez-vous ? Passez à l'action.*

Insert (à définir)

Gros plan la bite du type dans la chatte de la fille.

H : *N'hésitez pas. Baisez leur la gueule, jouez contre eux, vous connaissez les chômeurs, puisque vous en faite partie... dénoncez-les. Allez dire à ceux qui veulent l'entendre que les chômeurs sont une menace.*

Insert (à définir)

Gros plan, on devine que le type encule la fille. Il réajuste sa queue à plusieurs reprises.

H : *Les générations d'avant ont peur. Rajoutez-en. Dites leur que les jeunes en veulent à leur argent, à leur maison. Faites de la délation, dites qu'il faut établir un périmètre de sécurité interdit aux moins de 35 ans, militez pour l'édification d'un mur entre génération.*

Insert (à définir)

Plan du visage de la fille.

H : *Je ne rigole pas.*

Insert (à définir)

Plan d'ensemble : le type prend la fille.

H : *J'ai un ami qui vient de monter une boite de sécurité pour personnes âgées. Je ne vous dis pas qu'avoir le poste sera facile : je lui envoie des gens dix fois par jour. Faites preuve de zèle, prenez des initiatives...*

Insert (à définir)

Gros plan : la queue du type sort avec la capote qui reste coincée dans son anus.

H : *Je ne sais pas, allez distribuer des tracts appelant à la révolte contre les vieux riches. Tagguez « les vieux nous étouffent » sur les murs. Prônez la guerre des générations.*

Insert (à définir)

Plan de la fille : le type lui verse le sperme dessus.

H : *Ne vous inquiétez pas, on vous fournira le matériel. On vous demande juste de répandre ça autour de vous. Et de faire semblant d'y croire.*

Elle ferme les yeux et étale le sperme sur son torse.

H : *Faire semblant, C'est dans vos cordes, non ?*

Elle garde les yeux fermés.

Générique minimal : Ce projet a été intellectuellement supervisé par l'économie de marché... etc.

Bandes annonces :

ECONOMIC WAR II

VIANDE AMERE III

+ UN AUTRE...

Idée d'intrigue :

Un jeune homme tombe amoureux de sa voisine, une femme qu'il a vu un jour dans un film X, il entreprend de la séduire tout en lui cachant qu'il est au courant.